

Les héritages idéologiques de la protection de la nature

Christian Lévêque¹

L'activité humaine a des incidences sur l'environnement. Cependant le discours ambiant selon lequel l'homme est une menace pour la nature est dangereux.

Posons les choses simplement. Il n'est pas question de nier que nos diverses activités économiques modifient notre environnement parfois de manière regrettable à n'en pas douter. Mais ce qui est discutable, et même contestable, c'est le discours univoque et manichéen tenu par des groupes de pression qui, de manière systématique, accusent l'homme de détruire la nature. Difficile en effet d'échapper aux propos catastrophistes qui se multiplient, ainsi qu'à ce *bashing* institutionnalisé de l'espèce humaine qui fait la manne des médias. Ces discours sont attisés par des mouvements conservateurs qui professent qu'une belle nature serait une nature sans l'Homme ! Et, disons-le sans ambages, certains scientifiques pour des raisons que nous évoquerons, surfent également sur cette vague anxigène qui amène les politiques à prendre des décisions coercitives en matière de protection de la biodiversité dont certaines défient le bon sens² !

Ainsi, le bocage, pour lequel nous avons tous beaucoup de sympathie et que l'on cherche à protéger voire à recréer, n'a rien de naturel. C'est une création culturelle que l'on pourrait aussi, avec un autre regard, qualifier de forêt « dégradée ». Le lac du Der-Chantecoq, barrage réservoir sur la Marne, a été créé au détriment d'un bocage. Malgré son caractère artificiel il est devenu un lieu d'accueil privilégié des oiseaux migrants et, à ce titre, a été labellisé site Ramsar³ ! Une consécration en matière de protection de la nature.... On pourrait multiplier les exemples de nature anthropisée auxquels

¹ Membre de l'Académie d'agriculture de France.

² Christian Lévêque, *Biodiversité : avec ou sans l'homme ?* Éditions QUAE, 2018.

³ La convention Ramsar a pour objectif de protéger les zones humides.

LA RATIONALITÉ
SCIENTIFIQUE N'EST PAS
LA SEULE À ÊTRE
CONVOQUÉE

nous accordons de la valeur et qui ont été identifiés comme sites à protéger. Alors, pourquoi continuer de tenir un discours essentiellement à charge contre l'espèce humaine quand, de toute évidence, la situation est bien plus complexe ! Pourquoi, selon une logique élémentaire, ne pas mettre en avant également ce que nous considérons comme positif dans nos rapports à la nature ? Le but bien entendu est d'élaborer des politiques de protection de la nature sur des bases plus réalistes... Ce qui nous amène à nous poser la question existentielle : quelles natures voulons-nous⁴ ?

C'est ici qu'entrent en jeu des jugements de valeurs propres à nos sociétés qui reposent sur des héritages philosophiques ou religieux, voire sur des croyances et des idées reçues. Car de toute évidence la rationalité scientifique n'est pas la seule à être convoquée quand on cherche à analyser nos rapports à la nature, ce qui pourrait expliquer les comportements schizophrènes auxquels nous sommes parfois confrontés en matière de protection de la nature. Les critères que nous employons pour évaluer les conséquences de nos activités, sont en effet fortement conditionnés par nos représentations de la nature et pas seulement par le présupposé naturaliste d'un « *bon état écologique* ».

DES REPRÉSENTATIONS DIFFÉRENTES DE LA NATURE

La nature est tout à la fois un objet concret que l'on peut voir et appréhender (par le biais des paysages par exemple) et une représentation mentale. Les sociologues définissent les représentations comme « *un ensemble de croyances, d'images, de métaphores et de symboles, collectivement partagés par un groupe, une communauté, une société ou une culture* »⁵. Ce sont en quelque sorte des images mentales que l'on élabore en faisant appel tout à la fois à des savoirs scientifiques, à des savoirs profanes, à des expériences vécues et à des systèmes de valeurs. Ce qui signifie que différents modes de pensée et de perception de la nature peuvent coexister pour chaque individu

⁴ Christian Lévêque et Sander Van der Leeuw, *Quelles natures voulons-nous ? Pour une approche socio-écologique du champ de l'environnement*, Elsevier, Paris, 2003.

⁵ Sabine Caillaud, « Représentations sociales et significations des pratiques écologiques : perspectives de recherche », in *Vertigo*. La revue électronique en sciences de l'environnement, vol. 10, septembre 2010. <http://vertigo.revues.org/9881>

en fonction de son vécu. D'où la difficulté de trouver des consensus si chacun peut avoir une représentation différente.

Les théories scientifiques elles-mêmes portent l'empreinte des idées profanes qui étaient en vogue lors de leur élaboration. Un exemple bien connu est celui des mécanismes explicatifs de la théorie de l'évolution. La théorie darwinienne met l'accent sur la compétition entre les espèces, un principe qui fut largement inspiré à Darwin par les idées de Malthus. C'est aussi l'idée de compétition qui a contribué à fonder la théorie des niches en écologie. Mais des scientifiques non occidentaux ont proposé d'autres mécanismes. Ainsi le japonais Kinji Imanashi (1902-1992) a marqué son opposition aux idées de Darwin en mettant l'accent sur les mécanismes de mutualisme⁶ et de coopération, et non pas sur la compétition⁷. On a appris depuis que ces différents mécanismes peuvent coexister. Faut-il rappeler également que pendant longtemps nos sociétés occidentales ont tenu pour vrai que le monde avait été créé par Dieu et qu'il était donc, à son image, parfait et immuable ? Les scientifiques jusqu'au XIX^e siècle ne remettaient pas en cause ce dogme qui a donc marqué, lui aussi, l'histoire de la science et continue d'ailleurs à imprégner les politiques de protection de la nature. Donc la science, elle-même, est loin d'être à l'abri des idées dominantes qui animent une société.

UNE NATURE VIERGE ET IMMANENTE VERSUS L'HOMME AVEC SES ARTIFICES

La manière dont nous appréhendons la nature n'est donc pas neutre et dépend beaucoup du contexte culturel⁸. Sans entrer ici dans le détail des travaux de Descola⁹, il a proposé d'appeler « *naturalisme* » la démarche qui correspond à une représentation du monde fondée sur une dichotomie entre nature et culture. Le naturalisme, dit-il c'est « *simplement la croyance que la nature existe, autrement dit que certaines entités doivent leur existence et leur développement à un principe étranger aux effets de la volonté humaine* ». Pour

⁶ Mutualisme : interaction entre espèces à bénéfices réciproques.
Compétition : interaction de nature antagoniste pour des espèces qui sont en concurrence pour des ressources.

⁷ Pierre Thuillier, « Darwin chez les Samourai » in *La Recherche*, 18, 1276-1280, 1886.

⁸ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Éditions Gallimard, 2005, 624 p.

⁹ Philippe Descola est un anthropologue.

schématiser, il y aurait donc d'un côté une nature vierge et immanente et de l'autre l'homme avec ses artifices...

L'Homme, comme toutes les espèces animales, est un élément de la nature et, comme les autres, il se nourrit aux dépens d'autres espèces. En d'autres termes, si la nature peut se passer des hommes, ces derniers ne peuvent se passer des produits de la nature. Il en résulte bien évidemment des conséquences, au même titre que les prédateurs ou les brouteurs ont un impact sur leur environnement. Mais les religions judéo-chrétiennes ont imposé l'idée que l'Homme possède une âme qui l'élève au-dessus de la condition animale. L'Homme créé à l'image de Dieu est ainsi placé au sommet de la pyramide de l'évolution, ce qui justifie cette opposition nature/culture permettant de prendre des distances par rapport au monde animal et à notre part d'animalité. La Genèse, souvent citée, dit notamment : « Remplissez la terre et soumettez-la¹⁰ ». Une expression qui a été prise trop souvent au premier degré.

« NOUS RENDRE COMME MAÎTRES ET POSSESSEURS DE LA NATURE »

A la question « l'Homme fait-il partie de la nature ? », Edgar Morin répond oui et non¹¹. Il faut savoir éviter, dit-il, cette question qui nous oblige à une réponse binaire. Nous sommes de la nature, mais en même temps au-delà puisque nous avons une culture, un esprit, une conscience. La question n'est donc pas faite pour attendre une réponse tranchée en termes de oui ou de non, mais pour attirer l'attention sur un problème qui est le comportement de l'Homme vis-à-vis de la nature... Pour André Micoud la question ainsi formulée pose a priori l'existence de deux entités séparées. Donc qui pose cette question¹² ? Probablement ceux qui pensent que l'homme a une place à part à cause de la culture par exemple ou parce qu'il est la créature privilégiée du démiurge ? Mais Serge Moscovici qui réfute aussi l'opposition nature/culture voit dans la réconciliation de la nature et de l'homme, l'indice d'un monde à venir¹³. Pour lui, l'Homme est tout à la fois créateur

¹⁰ Livre I, Verset 28.

¹¹ Edgar Morin, « L'incertitude fondamentale », in *L'actualité* Poitou-Charentes, 71, 20-21, 2006.

¹² André Micoud, « Moment social, moment écologique. L'homme est-il de trop dans la nature ? », *Museum d'histoire naturelle de Lyon*, 17-21, 2002.

¹³ Serge Moscovici, *La société contre nature*, Union Générale d'Édition, coll. 10/18, 1972.

et sujet de son état de nature. Dans ce contexte il doit prendre en compte les conséquences de ses actes sur le milieu. Ce n'est pas une question anodine, car elle est au cœur de la pensée conservacionniste, avec notamment la notion d'aire protégée... des hommes !

On a beaucoup épilogué sur cette phrase de notre philosophe René Descartes : « *Nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.* »¹⁴ Et certains l'ont mise en exergue pour stigmatiser la propension de l'homme à détruire la nature. Mais le paysan du Moyen Age, perclus de maladies et acculé à la famine par les ravageurs des cultures, pouvait-il se vanter d'être maître de la nature ? Au-delà d'une lecture au premier degré, on peut comprendre que Descartes, dans le contexte de son époque, espérait que les progrès de la science allaient ouvrir des perspectives plus sereines à l'humanité... Il anticipait ainsi la pensée du siècle des Lumières, quand on parlera cette fois de progrès. En Europe, nous sommes les héritiers des religions du Livre dont les premiers récits de la création (la Genèse) deviendront la base de nos représentations de la nature. Cette dernière qui a été créée par un Dieu unique, est nécessairement parfaite et immuable... d'où le mythe du jardin d'Eden où tout est beauté et harmonie. D'où également ce concept de l'équilibre de la nature qui a été l'un des paradigmes fondateurs de l'écologie naissante au début du XX^e siècle. Nous sommes donc culturellement marqués par le mythe d'une nature « vierge » de toute action humaine qui symbolise de nos jours, le vrai, l'authentique, le sain...

LA NATURE
CRÉÉE PAR UN
DIEU UNIQUE EST
NÉCESSAIRE
PARFAITE

DES PAYSAGES FAÇONNÉS ET CONSTRUITS PAR L'HOMME

Pour certains c'est l'objectif à atteindre en matière de protection et de restauration. Car dans la société occidentale en effet, il est devenu très tendance de rejeter le progrès technique... Paradoxe parmi tant d'autres, la nature qui nous est chère en France est en réalité celle des paysages façonnés et construits par l'Homme depuis des millénaires (cf. Nicole Mathieu et Marcel Jollivet¹⁵ ; André Micoud¹⁶). Cherchez l'erreur !

¹⁴ René Descartes, *Discours de la Méthode*, édition de 1824.

¹⁵ Nicole Mathieu et Marcel Jollivet (sous la direction de), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, ARF, Editions L'Harmattan, 1989.

¹⁶ André Micoud, « La biodiversité est-elle encore naturelle ? » in *Écologie et Politique*, 30, p. 17-25, 2005.

Si le modèle idéal que l'on se donne est la nature vierge et immuable, alors on parlera de nature « dégradée » ou de « dysfonctionnement » à propos de systèmes écologiques modifiés par l'homme. Et c'est bien le cœur des discours tenus par les ONG conservacionnistes... Il est fréquent de lire par exemple que la restauration écologique se donne pour objectif de retrouver la nature telle qu'elle existait avant les dégradations causées par l'homme ! Une idée fautive dans la mesure où, par exemple, les espèces de plus en plus nombreuses qui se naturalisent chez nous modifient à n'en pas douter (et pas toujours négativement) nos systèmes écologiques. Il n'y a donc pas, *sensu stricto*, de retour en arrière possible !

Si la science a pris ses distances par rapport à cette croyance dans le monde moderne, contrairement à ce que l'on pourrait penser, une partie non négligeable de la population continue de croire en une création d'origine divine. N'est-il pas surprenant que selon des sondages réalisés par l'institut Gallup dans des universités américaines, près de la moitié des Américains interrogés continue de penser que Dieu a créé le monde il y a 6 000 ou 10 000 ans selon les Eglises ? Des religions, ainsi que divers mouvements qualifiés globalement de créationnistes, continuent en effet de privilégier l'idée selon laquelle une intelligence supérieure est à l'origine du monde. D'autres plus subtils, essaient de concilier ce que dit la Bible avec ce que l'on sait de l'âge de la planète. Cette question des origines est au cœur de polémiques concernant l'enseignement de la théorie de l'évolution, aux Etats-Unis comme en Europe. Vous serez certainement intéressés par la visite de musées créationnistes aux Etats-Unis dans lesquels les dinosaures côtoient Néandertal¹⁷ !

DANS LES
MUSÉES
CRÉATIONNISTES
AUX ETATS-UNIS,
LES DINOSAURES
CÔTOIENT NÉANDERTAL

LA NATURE COMME JANUS A DEUX VISAGES

Les discours conservacionnistes parlent uniquement d'une nature bonne et généreuse qui nous prodigue biens et services, mais pratiquent délibérément l'omerta sur les nuisances pourtant nombreuses dont elle est aussi la source. Si l'homme est maintenant présenté comme un super prédateur, l'histoire des sociétés humaines est pourtant celle d'une lutte permanente contre les méfaits de la nature. Le primatologue Frans de Waal

¹⁷ Brigitte Axelrad « L'Arche de Noé du Kentucky », in *Science et pseudo-sciences*, n°318, 2016.

disait « il se pourrait que les débuts de notre lignée aient été marqués non par la férocité, mais par la peur ». De fait, nos ancêtres devaient, en permanence, se protéger des éléments naturels ainsi que des grands carnivores et de tous les organismes qui leurs créaient des nuisances. Question de survie ! Il nous en reste un sentiment confus de peur de la nature que l'on retrouve dans la crainte viscérale des prédateurs et les nombreuses phobies (insectes, araignées, serpents, etc.). Mais chaque citoyen a bien conscience également que la nature, comme Janus, a deux visages. Vecteurs de maladies, ravageurs des cultures, événements climatiques, pour ne citer qu'eux, sont en effet une réalité quotidienne... Une réalité que les mouvements conservacionnistes s'efforcent pourtant d'occulter en ne nous parlant que du visage radieux et bucolique de la nature. C'est cette recherche de sécurité qui a motivé un certain nombre d'aménagements ou le contrôle d'espèces indésirables : « C'est la façon dont l'homme habite la terre qui l'a rendue agréable à vivre » ; « Toute l'histoire de la présence de l'homme sur la terre est celle d'un combat permanent pour survivre, en dépit du déchaînement de forces aveugles et soudaines »¹⁸.

Une question d'éthique se pose alors : dans quelle mesure l'homme a-t-il la légitimité de protéger sa santé et ses biens au détriment d'autres éléments de la nature ? Une question à laquelle ceux qui sont ancrés dans une vision fixiste de la nature répondent par la négative en s'appuyant sur le principe que toutes les espèces ont droit à la vie et sont indispensables au fonctionnement des systèmes écologiques. L'archétype d'une idée fautive qui continue à hanter notre imaginaire car elle est issue de la représentation fixiste d'une nature immuable qui fonctionnerait comme une horloge dans laquelle toutes les pièces sont indispensables. Les loups ont été éradiqués depuis des siècles des îles britanniques, sans pour autant que leurs systèmes écologiques se soient effondrés !

« L'HEURISTIQUE DE LA PEUR » CONSISTE À PROPOSER DES SCÉNARIOS CATASTROPHES

Les conservacionnistes refusent aussi le terme de « nuisibles » par exemple, une question de sémantique qui ne règle pas pour autant le problème pourtant réel de la nuisance. Pour beaucoup de citoyens, l'élimination des indésirables reste une priorité. Reste à définir dans ce contexte les objectifs et les limites que

¹⁸ Sylvie Brunel, *Toutes ces idées qui nous gâchent la vie*, Paris, éditions J-C. Lattes, 2019.

l'on se fixe. Encore faudrait-il que les milieux conservacionnistes et ceux qui luttent contre les grandes endémies ou les ravageurs de culture puissent se parler. Or, au mieux ils s'ignorent, au pire ils se combattent. Pourtant nous dépensons des sommes considérables afin de nous protéger des espèces qui nous dérangent. Il y a différentes manières d'interpréter la multiplicité de ces discours. L'une d'entre elles que l'on peut appeler l'« heuristique de la peur » dont on attribue la paternité au philosophe allemand Hans Jonas¹⁹, consiste à proposer des scénarios catastrophes sur les conséquences de nos actions et de nos choix politiques. Autrement dit, on force le trait afin de susciter en retour une réelle prise en compte du problème et des réactions que l'on espère positives. Le scénario catastrophe est aussi un classique dans tout exercice de prospective.

Une autre interprétation est de considérer que la peur est un moyen de manipuler l'opinion de la part de groupes sociaux organisés dans le contexte de la conquête d'un pouvoir. Au Moyen Age les prédicateurs menaçaient le peuple de l'enter pour asseoir le pouvoir de la religion. De nos jours, les grandes ONG (elles aussi porteuses d'une idéologie) qui aimeraient pratiquer l'ingérence écologique, attisent la crainte d'une destruction massive de la nature et de l'humanité pour faire bonne mesure ! Pour faire bref, si nous avions le pouvoir, la biodiversité et l'humanité seraient mieux protégées...

DES SCÉNARIOS APOCALYPTIQUES GÉNÈRENT DES PROFITS

Évidemment on ne peut ignorer que pour les médias, les scénarios apocalyptiques attirent les clients ou les spectateurs, et génèrent donc des profits ! Yves Cochet a fait la une de toutes les chaînes de télévision avec son livre *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*²⁰ qui annonce la fin du monde pour 2030... ! Un de plus et certainement pas le dernier à jouer les pythies ! Mais on pourrait aussi parler des divers intérêts de groupes sociaux qui profitent de ces discours anxiogènes, en matière de recherche de visibilité, de notoriété médiatique et/ou de financements, etc. Les ONG sont des multinationales qui collectent des fonds pour leurs activités, car la protection de la nature est aussi un grand *business* ! Des scientifiques contribuent à entretenir

¹⁹ Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, Paris, éditions Champs Flammarion.

²⁰ Yves Cochet, *Devant l'effondrement. Essai de collapsologie*, Ed. Les liens qui libèrent, 2019.

LA NATURE EST AUSSI
UN GRAND BUSINESS

une atmosphère anxiogène afin de pouvoir par ailleurs proposer leurs services et obtenir des crédits pour leurs recherches ... selon la métaphore du pompier pyromane ! Et les activités liées à la protection de la nature mobilisent de nombreux bureaux d'étude et de nombreux services administratifs qui ont tout intérêt à alimenter la doxa de l'érosion !

Oui, il y a de réels problèmes qui se posent en ce qui concerne la protection de la nature et nous devons y remédier. Oui, il y a des compromis à rechercher pour concilier la poursuite de nos activités et une certaine éthique de la nature. Mais il faut le faire sur des bases réalistes et pragmatiques qui s'appuient sur des faits et les acquis de la science et non pas sur des croyances, des idées reçues ou des idées fausses. Il faut briser le dogme d'un homme qui ne serait que destructeur, alors que nous avons chez nous de multiples preuves qu'il peut être aussi être un créateur. Il faut donc réenchanter une nature dans laquelle l'homme a toute sa place... Le catastrophisme et la stigmatisation permanente de l'homme sont-ils le meilleur moyen d'y parvenir ? On peut en douter !

Nos rapports à la nature sont loin d'être toujours exemplaires et nous avons de nombreuses raisons, compte tenu des attentes des uns et des autres, pour y remédier. Laissons de côté les croyances qui sont des *a priori* hermétiques à la discussion, et retrouvons le chemin du bon sens et du raisonnable. Ce n'est pas sur la base de concepts périmés, ou en faisant référence à des idées fausses, que les citoyens de bonne volonté pourront progresser. ■

Repères

Les serpents tuent plus que les guerres

Entre 1990 et 2018, les guerres interétatiques, civiles et autres conflits armés (guérillas, terrorisme) ont provoqué la mort de 81 712 personnes par an dans le monde. C'est beaucoup moins que durant la période 1950-1989 : 180 000. C'est ce qui ressort des études menées par le Programme de données de conflits d'Uppsala (Suède) et l'Institut de recherche sur la paix d'Oslo (Norvège). Cela représente seulement 0,15 % des 57 millions de décès annuels dans le monde, seize fois moins que les accidents de la route. C'est aussi moins que les morsures de serpents : 105 000 décès par an depuis trois décennies, selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Et dire que certain pensent que la nature est bonne !